

LE SOIR

Le Soir

Date: 29-05-2026

Page: 19

Periodicity: Daily

Journalist: Catherine Makereel

Circulation: 27666

Audience: 553200

Size: 437 cm²

« Bâtir » : quand l'architecture organise la ségrégation

Dans la dernière ligne droite du KunstenFestivalDesArts, « Bâtir » livre un monument du théâtre. Salim Djaferi y dévoile comment l'architecture et les politiques d'urbanisme servent des logiques de tri racial et social. Une pièce vive à voir au Théâtre national puis aux Halles de Schaerbeek.

CRITIQUE

CATHERINE MAKEREEL

★★★★☆

La guerre n'est rien d'autre que la continuation de la politique par d'autres moyens», disait le général prussien Clausewitz. Aujourd'hui, en voyant *Bâtir* de Salim Djaferi au KunstenFestivalDesArts, on est tenté de le paraphraser pour affirmer ceci : « L'urbanisme n'est rien d'autre que la continuation de la politique par d'autres moyens. » Son spectacle est la démonstration implacable – tout en restant légère et ludique – que, par le biais de l'architecture, l'Etat n'a jamais fait que contrôler les corps, les dominer, les ségréguer.

C'est le biopouvoir théorisé par Michel Foucault : le pouvoir ne se contente pas de contrôler le territoire, il agit aussi sur la vie biologique des populations et, dans le cas des cités, banlieues ou quartiers périphériques, il sépare des individus considérés comme des sous-catégories qu'il faut tenir à distance. Dès lors, l'architecture cesse d'apparaître comme une simple affaire de formes, de styles ou d'inspirations individuelles. Elle devient un instrument discret mais redoutablement efficace de gouvernement. Der-

rière la neutralité apparente des plans d'aménagement, des zonages, des infrastructures, se dessine une cartographie du pouvoir : qui a accès à quoi, qui peut circuler où, qui est relégué en marge. Ce ne sont pas seulement des barres d'immeubles que l'on érige, mais des frontières sociales, souvent

invisibles, qui assignent chacun à une place.

Loin d'être la lubie d'un créateur excentrique, l'architecture s'inscrit dans une logique politique profonde, où l'espace est utilisé pour organiser la co-existence – ou plutôt la séparation – des corps. Les grands ensembles, les périphéries mal desservies, ne sont pas des accidents : ils traduisent des choix, des arbitrages, des hiérarchies. Et dans ces choix se loge souvent une idéologie, voire une dimension raciale, voire encore une structuration raciste.

Déjà acclamé pour son spectacle précédent, *Koulounisation*, Salim Djaferi a mené l'enquête, entre récits familiaux, archives et travaux de chercheurs, pour explorer les liens entre race et espace. D'origine algérienne, il a remonté son histoire familiale pour constater que, dans ses colonies déjà, la France construisait, dans les années 50, ces mêmes cités, fruits des mêmes mensonges, bâtis sur des promesses de modernité, mais en réalité destinées à séparer les « indigènes » des Français. Il a interviewé sa famille, venue en France sur une autre promesse – passer du statut d'indigène exploité dans une colonie à citoyen français salarié en métropole – mais finalement condamnée à construire des bâtiments auxquels elle n'avait pas accès, elle qui était cantonnée dans des bidonvilles.

Un spectacle lumineux, joyeux, parfois drôle

Il a épluché les archives et retrouvé des circulaires ministérielles qui camouflaient des politiques de logement ouvertement discriminantes sous des jargons cryptiques. Des documents qui

attestent que l'on classait des familles, pourtant françaises, selon leur « distance » vis-à-vis de la culture française ou carrément selon leur « origine ethnique », avec des « seuils de tolérance » et des quotas maximum de ces Français « étrangers ». Aidé de sociologues qui ont travaillé sur l'euphémisation de la racialisation dans les politiques urbaines, Salim Djaferi démonte l'hypocrisie générale qui tend à faire croire que ces concentrations de populations dans des cités excentrées, insalubres, loin des regards, se seraient faites « toutes seules », naturellement, alors qu'elles sont le produit de stigmates délibérés.

Tout cela pourrait avoir l'aridité d'un dossier administratif oublié sur une étagère, mais Salim Djaferi parvient au contraire à faire surgir de cette matière a priori ingrate un spectacle lumineux, joyeux, parfois drôle. A la violence bureaucratique sourde, il oppose une présence chaleureuse. Il joue de son corps pour traduire les mécaniques implacables de triage, de séparation, d'exclusion. Il fait parler les archives dans un ballet captivant de rideaux qui découpent l'espace du plateau comme les politiques ont divisé les espaces et les populations. Avec son complice de scène, Sasha Martelli, ils démolissent (littéralement) les discours technocratiques dans des saynètes cocasses. Pour qu'au final, *Bâtir* déconstruise cette violence invisible avec laquelle l'Etat discrimine sans nommer, et exclut sans assumer. Un pur monument de scène.

Jusqu'au 30/5 au Théâtre national, Bruxelles.

Dans le cadre du KunstenFestivalDesArts. Du 17 au 24/7 au Théâtre Benoît-XII, Avignon. Les 14 et 15/1 aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles.



Salim Djaferi utilise les rideaux pour découper l'espace du plateau comme les politiques ont divisé les populations. © INGE VERMEIREN.